

LES OXENBERG
&
LES BERNSTEIN

Cătălin Mihuleac

LES OXENBERG
&
LES BERNSTEIN

Traduit du roumain par Marily Le Nir

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *America de peste pogrom*

© 2014, by Editura Polirom

© 2020, les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-621-4

Prologue

L'Amérique trie. L'Amérique plie. L'Amérique emballe.
L'Amérique donne.

Les œuvres caritatives attendent les dons. Red Cross, Salvation Army, Planet Aid, Goodwill. Croulent sous les monceaux de collectes. Recueillent ce que les citoyens américains leur prodiguent. Chargent des semi-remorques et revendent. Ce sont des entreprises caritatives pour lesquelles un dollar est un dollar. Depuis 2000, elles collaborent aussi avec la petite entreprise de ma famille, Bernstein Vintage Ltd.

Elles ont besoin d'argent pour leurs programmes sociaux. Pour les alcooliques, pour les *homeless*, pour les anciens détenus, pour les vétérans de guerre. Il faut recueillir des fonds pour eux. L'Amérique s'efforce de les réhabiliter, de les réintégrer. Réhabilitation et réintégration coûtent quarante mille dollars par personne. Ce n'est pas rien. Quant à dire si le programme sera un succès, nul n'en mettrait toutefois sa main au feu. Mais pour ce qui est d'essayer, on essaye.

Nous tenons une comptabilité stricte. Nous avons de grands registres, des carnets de quittances, des bordereaux. Nous avons des fichiers. Noir sur blanc, tout est noté. Nous achetons cinquante à soixante semi-remorques de produits donnés par mois. Quarante-cinq employés hispaniques se tuent au travail. Ils déchargent, trient, mettent dans des cartons. Cinquante

heures par semaine. Ils travaillent, travaillent, travaillent. Tout en sifflant et chantant. Nous le leur permettons, nous sommes humains. Pas comme cet antisémite de Ford, le père des automobiles. Il n'autorisait ses ouvriers ni à siffler ni à chanter.

Nous classons la marchandise. Les vêtements avec les vêtements, les chaussures avec les chaussures. Les valises de marque Samsonite et de marques Nonsamsonites retrouvent leurs pareilles. Matériel électronique, livres, disques vinyle. Des fauteuils, des fourchettes, des tableaux. Du mobilier. Des skis, des béquilles, des fauteuils à roulettes, des bicyclettes. N'importe quoi.

Les produits *vintage* bénéficient d'un secteur spécial. Les produits *vintage* sont nos vedettes. Ils voyagent en *Business Class*.

Les vêtements et objets divers repartent de chez nous. Les sacs sont chargés dans des containers pour aller rejoindre les clients du marché de seconde main. Un container contient dix tonnes. Nos clients sont en Amérique centrale, en Afrique, en Asie. En Europe de l'Ouest, mais surtout de l'Est. À chaque pays ses usages. La Hollande est friande de vieux disques vinyle et de tout ce qui est américain. À commencer par les jeans Levi's. Le Japon ne veut que des produits *vintage*. Les Japonais sont adorables. Autant qu'ils peuvent être adorables.

Les pays comme la Roumanie exigent que les produits venant des USA soient fumigés. Le fauché est délicat. La Roumanie craint les furoncles américains. Nous allons à l'entreprise spécialisée en fumigation. Attention ! On ouvre les portes du container ! On y jette quelques pastilles de gaz. Elles explosent sans conviction. Attention, fermeture des portes du container ! Pour vingt-quatre heures. Puis réouverture pour vingt-quatre heures de plus. Après on referme. On appose un sceau et ça y est. La marchandise est désinfectée et désinsectisée. Nickel !

Poussé par son bon cœur, l'Américain donne. Aussi parce qu'il est gratifié d'une déduction de cinq cents dollars sur ses impôts. L'Américain achète, mais il n'a plus de place dans ses placards. Il doit vider pour acheter encore. Il regarde le contenu de son armoire et dit *fuck*. Ce pull est *boring*. Et cette robe, d'où sort-elle ? Encore un truc de son ex ? Les ex-épouses laissent des traces. Allez, hop, à la Goodwill ou à la Red Cross !

Alcooliques, drogués, *homeless*, vétérans de guerre sont à la rue. Ils attendent d'être réintégrés. Sans des entreprises

comme la nôtre, ils pourraient y rester longtemps. Je dis à mes enfants :

– Soyez bons pour les drogués, les vétérans et les clochards. Ce sont eux qui nous entretiennent. Ils nous ont acheté nos limousines. Le drogué et le clochard nous payent notre Jaguar. Ce n'est pas pour rien que ça rime. Ils nous payent les vacances en Europe. Ils assumeront vos frais d'études à l'université. Sans eux, nous aurions la vie dure. Comme la leur.

De temps en temps nous descendons dans la rue, parmi eux. Nous leur apportons des vêtements et des cigarettes. Ben a une photo encadrée au-dessus de son bureau. Un *homeless* le remercie pour les vêtements reçus. Il a un fez sur la tête et une cigarette aux lèvres. Ben adresse un sourire charmant à l'appareil photo. Ben est mon mari. Il aurait pu être le mari d'une autre. Mais c'est mon mari. Je vous dirai comment c'est arrivé. Je vais y aller piano.

L'Amérique donne. Si elle ne donnait pas, ce livre ne serait pas écrit.

Pourquoi ai-je désigné Cătălin Mihuleac pour donner une forme aussi littéraire que possible à ces lignes ? Parce que de toute la liste d'écrivains roumains qui m'a été présentée, il a été le seul à être d'accord pour me parler sans l'intermédiaire de son agent. Pour être tout à fait franche, je ne crois même pas qu'il puisse se permettre de payer un agent. Mais ça, c'est une autre histoire. J'ai aussi apprécié chez lui son absence de ventre. Vous verrez dans les pages qui suivent pourquoi je ne peux pas avoir confiance en un artiste ventripotent.

Il a eu une double mission. Tout d'abord de ciseler les pages que j'ai écrites. Sans bigorner le style comptable qui me caractérise. Ensuite, d'entrelacer mon histoire, de façon à entretenir le suspense, avec une autre histoire qui m'a été offerte clés en main, vous verrez quand et comment.

Finalement, je l'ai autorisé à signer « l'œuvre » de son nom. Pour satisfaire son ego, normal pour son genre de métier, mais aussi comme une forme de protection pour moi. Je n'aime pas prendre de risques dans une jungle que je ne connais pas.

Bien entendu, je ne sais pas dans quelle mesure « mon élu littéraire » s'est correctement acquitté de ses tâches. Je ne sais pas si mon roman fait partie des *catchy*. Je reconnais qu'il y a eu

des moments de tension entre « l'auteur » et moi, ponctués de reproches et de menaces de démission ou de révocation. Des mots plus cinglants se sont parfois glissés dans nos échanges, je préfère les passer sous silence. À bien considérer les choses de mon œil de femme d'affaires, j'aurais tendance à croire que notre discorde fut constructive, profitable aux deux parties.

Je conclus ces quelques mots d'introduction en vous faisant part de mon désir le plus intime. J'espère qu'après la lecture de ces pages, vous ferez de moi votre amie de cœur.

Suzy Bernstein,
Washington DC

PREMIÈRE PARTIE

Bernstein veut dire « ambre ».
Jacques Oxenberg,
le gynécologue aux doigts beethovéniens

1

Je vois clairement le matin où s'écrit la première lettre de mon destin américain. Je le vois très clairement.

J'ai trente-trois ans, un réveil qui sonne à sept heures et un lit à deux places. Dans lequel je dors toute seule. Ce lit est l'unique démesure de mon logement un peu étroit aux entournares.

Je m'apprête à aller travailler. Je suis comptable au magasin *Moldova*. Mon rituel étire les secondes. Une gorgée de café, deux petits traits de maquillage. Les tranches de pain, la tranquette de fromage et la feuille de salade s'acoquinent pour réaliser le sandwich de la pause déjeuner.

Le téléphone sonne. Comme hier, quand j'avais vingt-cinq ans. Comme demain quand j'en aurai trente-neuf. Il n'y a que maman pour appeler à cette heure. Pour me faire un petit bisou. Nous ne les échangeons plus que par téléphone.

Mais visiblement, aujourd'hui n'est pas hier. Aujourd'hui, c'est aujourd'hui et ce n'est pas maman. C'est mon patron. Monsieur Finkelstein n'appelle pas pour me faire un bisou. Il est juif et ne fait pas de bisous gratuits.

– Sânziana, aujourd'hui tu ne viens pas au bureau. Tu travailles sur le terrain.

– Et qu'est-ce que je fais de ma feuille de salade ?

– Je te la rembourse. Aujourd'hui, c'est ta journée culturelle.

- Et ma journée de travail, qui est-ce qui la rembourse ?
- Encore moi. Tu vas aller voir le « Mark Twain des Roumains ». Obligation de service.
- Alors, ça oui, c'est une bonne affaire. Et où je vais le trouver, le Mark Twain des Roumains ?
- Il s'agit de Ion Creangă¹. Tu le trouveras chez lui. Dans son musée.
- Je ne suis plus allée dans un musée depuis ma classe de seconde. Les musées ouvrent toujours à dix heures ?
- Oui, tu as donc un brin de culture. D'ici là, tu auras le temps de te faire belle. Tu vas accompagner deux Juifs américains au musée. La mère et le fils.
- C'est sympa d'emmener son fils au musée.
- Le fils a cinquante ans.
- Encore plus sympa ! Et la mère ?
- La mère a quelques années de plus, mais fais semblant de ne pas t'en apercevoir. Ils ont l'intention de démarrer une affaire chez nous.
- Je ferai tout pour la Patrie !
- Je compte sur tes connaissances en anglais, ma chère, sinon j'aurais demandé à quelqu'un d'autre. La mère et le fils ne parlent pas un mot d'une autre langue.
- Pas même le roumain ?
- Peut-être le yiddish.
- J'ai été dispensée de cours quand on enseignait le yiddish à l'école primaire.
- Viens au parking du magasin. Le portier te donnera les clés de la Volvo.
- Y a que le directeur pour rouler en Volvo. Ne me dites pas que vous me nommez directrice !
- Je ne te le dis pas. Tu iras chercher les Américains à l'hôtel *Unirea*. Après le musée, vous irez au restaurant.
- J'espère que le gamin de cinquante ans ne va pas m'inviter à danser. Vous savez bien que je ne sais pas.
- S'il t'invite, tu danses. Obligation de service.

1. Ion Creangă (1837-1889), écrivain roumain, célèbre pour ses contes et récits dans lesquels il a su restituer le monde traditionnel du village moldave. Sa maison de Iași est désormais un musée. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

– Je sais, l'intérêt national est en jeu. Me permettez-vous de soupirer ?

– Non. Tu t'occuperas d'eux demain et après-demain.

– Mon samedi, mon dimanche... Vous vous essuyez les pieds sur mes jours de congé ?

– Je te les paierai le double.

– Le samedi, les Juifs sages ne vont-ils pas à la synagogue ?

– S'ils veulent la synagogue, tu les emmènes à la synagogue. Quel dentifrice utilises-tu ?

– Monsieur Finkelstein, je ne pense pas que ce genre de détails...

– Quel que soit ton dentifrice, fais-lui de la publicité ! Souris de toutes tes dents éclatantes ! Sois super-aguichante, séduis-moi ces Américains. Obligation de service.

À la réception de l'hôtel *Unirea*, on me dit de monter. Dixième étage. Toc-toc. Personne ne répond. J'entrebâille la porte. Un bruit d'eau trahit un corps sous la douche. Des Américains à la ponctualité roumaine. Ils auraient pu être douchés à cette heure.

Je remarque une silhouette à la fenêtre. Depuis son dixième étage, elle regarde en bas la ville brodée comme une blouse moldave. Elle se retourne soudain, me toise avec des yeux rougis de pleurs. Une dispute avec le fiston ? Une conjonctivite ? Elle tousse un peu pour cacher sa gêne.

– C'est toi notre guide ? Sors donc de sous cette fichue douche, Ben !

Elle me tend la main, bracelet inclus.

– Dora Bernstein. Appelle-moi Dora.

– Sânziana Stipiuc. Appelez-moi Sânziana.

– OK, Suzy.

Tailleur beige, chaussures pour pieds sensibles. Collier, boucles d'oreilles et bague. Quelques cygnes de l'espèce Swarowski flottent sur un lac d'or blanc. Les lèvres charnues, gourmandes de rouge, laissent filtrer un sourire ironique permanent. Nez finement allongé, sentinelle du visage. Cheveux courts, trop blonds pour être vrais. Ah, ce genre de vieilles ! Qui croient que des cheveux courts et teints vont les rajeunir. Au contraire. C'est du même tonneau que les femmes aux

jambes courtes perchées sur des talons hauts. Plus les talons sont hauts, plus les haut-perchées paraissent tassées.

Ben finit par sortir de la salle de bains. Pas enveloppé dans sa serviette comme je m’y attendais. Jean blanc, chemise bleue au col velouté. Des pompes de grande marque aux pieds. Sur le nez, des Ray-Ban. Il y a sans doute du soleil dans la salle de bains. En tout cas, la classe, le mec ! Avec toute l’étoffe du charme américain. Dommage qu’il ait coloré ses cheveux en roux. On dit bien que les enfants imitent les parents. Maman se teint les cheveux, hop ! lui aussi ! Les hommes aux cheveux teints sont encore plus émouvants que les vioques décolorées.

– Ben, mademoiselle Suzy est notre guide.

– Ravi de te connaître, Suzy.

Il sent tellement bon que je ne remarque son nez qu’une fois dans l’ascenseur. Une petite patate. Une mini pomme de terre qui attend la mayonnaise.

– Maman, fais-moi une photo avec Suzy.

Il est hyper spontané. Il a mis son bras autour de mes épaules. J’espère qu’on ne verra pas l’accélération frénétique de mon rythme cardiaque sur la photo. Je me rappelle à temps que je dois faire la publicité du dentifrice. Je souris de toutes mes dents. Ce n’est pas mon sourire.

J’avais garé la voiture au cinéma *Republica*. J’ouvre la portière arrière pour installer mamie Bernstein. Le gamin s’assied devant, près de moi. Il veut mieux voir la ville. Ou bien admirer mes jambes.

La vieille montre le cinéma du doigt.

– Qu’est-ce qu’ils donnent aujourd’hui au cinéma *Trianon* ?

– Vous voulez dire le cinéma *Republica* ?

– Non, *Trianon*, ou cinéma *Gorki*, si vous préférez.

Tu es salement gâteuse, mamie. Tu confonds les villes, leurs cinémas. *Trianon*. *Gorki* : tu parles ! Va à Moscou, si tu veux le *Gorki*. Je ne me fatigue pas à lui répondre.

– Allons-y ! « Le Mark Twain des Roumains » nous attend avec un plat de *sarmale*¹.

J’éperonne les flancs de ma puissante Volvo, le genou pointant sous ma jupe sport.

1. Plat de fête nationale, fait de feuilles de chou en saumure farcies de viande et de riz, cuisiné selon les régions avec du lard fumé, des tomates, etc.

Nous sommes vendredi, le 29 juin 2001, au commencement d'un week-end particulier. J'accomplis mon obligation de service, toute dévouée à l'intérêt national. Et à mon intérêt personnel, pourquoi pas. J'aimerais bien connaître l'Amérique.

Au musée Ion-Creangă, Ben s'intéresse à *L'Histoire des histoires*¹. Petit hommage à l'organe masculin. Je voudrais changer de sujet, ne pas avoir l'air vulgaire. Il s'excite. Il a un ami, producteur à Broadway, il va la lui raconter, cette histoire. Ça pourrait faire une pièce de théâtre avec toutes sortes de sens et un tas d'argent. Dora lui jette un regard dégoûté :

- C'est pas bientôt fini, tes cochonneries ?
- Maman, nous parlons affaires.

Dora veut que je lui fasse une photo près du baquet dans lequel se baignait le « Mark Twain des Roumains ». Encore heureux qu'elle ne veuille pas de photo de nu. Ça, c'est une idée, une baignoire en forme de barrique ! Elle va en commander une, elle aussi. Ou plutôt non, elle va vendre l'idée à une entreprise qui fabrique des baignoires.

J'ai l'impression de ne pas me trouver dans un musée mais dans un marché aux idées. Chacun expose un petit produit de son imagination sur les étals.

Dora insiste pour me photographier avec Ben. Encore ? Elle veut que nous nous regardions dans les yeux.

- Maintenant, main dans la main. Non, pas comme ça, nouez vos doigts. Tu savais, Suzy, que les Juives ont été les premières « Shooting Girls » ? Sans elles, les photos artistiques ne seraient pas allées bien loin.

J'apprends ainsi que la photo artistique est allée loin. Loin de moi. J'ai horreur de me faire photographier.

- La femme fumant d'un air rêveur, la femme caressant un chat, la femme à l'index allongé contre la joue... Tu ne fumes pas, Suzy ?

- Non, mais j'ai eu un chat. Et j'ai encore deux index.

Mon anglais tient honorablement la route. Quand un mot tarde à sortir du tuyau, Ben l'aide à venir.

- Partenaire, me dit-il.
- Partenaire, réponds-je.

1. Conte érotique dit aussi *Histoire de la bite*, interdit aux mineurs.

À midi, nous allons au restaurant *Bolta Rece*¹, ancien antre de ripailles du « Mark Twain des Roumains ». Il y venait avec son ami Eminescu, le poète national.

– Eminescu ?

– Comment dirais-je ? Le « James Dean de la poésie roumaine ».

C'est monsieur Finkelstein qui a eu l'idée du *Bolta Rece*. La cuisinière est experte en « gefilte fish ». Les fameuses boulettes de poisson juives.

– Au restaurant *Lindenkeller*, à Vienne, on avait le choix entre le « menu Schubert », le « menu Mozart » et le « menu Strauss ». Tu es allée à Vienne, Suzy ?

– Pas encore, Dora.

– Prends le temps d'y aller.

– Merci pour le conseil, Ben. Je m'arrangerai certainement pour prendre le temps. Jusqu'à présent, je ne suis allée qu'en Turquie.

– Tourisme ?

– Non, Dora, plutôt affaires.

– C'est bien de combiner les affaires et le tourisme. Comme nous le faisons.

J'étais allée en Turquie du temps où j'étais étudiante. J'avais acheté des culottes brodées de petits cœurs, pour les vendre au foyer. Les filles étaient folles de cette association culottes-cœurs. C'était ça, mes affaires. Le chemin du cœur passe par les culottes.

Ben poursuit un dialogue joyeux avec les boulettes. Dora les avale comme des billes de roulement. Quand elle s'adresse à moi, elle admire la beauté de l'air au-dessus de ma tête. Elle veut peut-être protéger ses yeux encore rouges. Elle a sûrement une conjonctivite.

Ben va aux toilettes. Je lui reluque les fesses comme une garce. C'est ce qu'il y a de plus beau chez un homme. La fesse droite est superbe. Un peu plus bombée. C'est là qu'il met son porte-monnaie avec les petits tapis magiques qui vous font traverser l'océan à la vitesse du rêve. Les dollars.

1. Célèbre auberge à Iași, lieu de rencontre des amis de Bacchus et autres artistes depuis plus de deux cents ans.

Et c'est là aussi qu'il y a un autre tapis encore plus magique.
Le passeport.

En revenant, Ben m'offre un bébé-rose.

– On cultive les roses aux toilettes, Ben ?

– Il y a une gamine qui en vend, par là, regarde. Ah, tu me fais rire. J'aime rire. En Amérique, tu ne peux le faire qu'au cinéma ou au théâtre. Mais j'en ai marre de Jim Carrey et d'Adam Sandler.

Je l'approuve.

– Oui, deux idiots.

– Ben, je ne te permets pas de dire du mal des films américains. Tu sais combien nous leur devons.

– Pardon, maman.

Je quitte la table et reviens avec une rose pour Dora.

– Merci, Suzy. Quand une femme offre des fleurs à une autre femme, c'est aussi triste que si elles dansaient le tango ensemble.

Dora se lève brusquement de table, sans attendre le dessert. Ma rose l'aurait-elle fâchée ?

– Je veux marcher un peu. Je suppose que l'hôtel n'est pas loin.

– À environ quatre cents mètres. Lève les yeux et tu verras un gratte-ciel roumain. C'est l'hôtel.

– Je vous laisse seuls. On se voit ce soir.

– Ben, qu'est-ce qui ne va pas ?

– Le sport lui manque. À Washington DC, elle va dans la même salle que Madeleine Albright. Elles sautillent comme deux chèvres noires.

– Tu les as vues sautiller comme deux chèvres noires ?

– Non, mais je les imagine très bien. Maman est née en sautillant. Et Maddy, tu la connais.

– Je l'ai vue aux infos.

– Ça suffit.

– J'ai peur de l'avoir fâchée.

– Tu sais ce que me dit maman quand je la fâche ? « Ben, j'ai hâte que tu prennes ta retraite pour embaucher quelqu'un de plus jeune et de plus dynamique à ta place. »

Au *Bolta Rece*, je passe mes deux premières heures seule avec Ben. Charmant, un éternel sourire sur ses lèvres-cerises. Et un

corps qui me rappelle que je n'ai plus été avec un mec depuis trois mois. Il n'y a que ses cheveux teints qui le gâchent, mais ça vaut mieux. Avec des cheveux blancs, il aurait été ravageur pour les femmes et il ne me ferait pas la cour maintenant.

Suis-je bête ! Il ne me fait peut-être même pas la cour. Il est peut-être tout simplement poli avec une petite Roumaine quelconque. Il admire mes vêtements.

– Tu as du goût pour t'habiller.

– J'ai ma propre maison de création.

C'est un chien de chasse au carrefour de plusieurs odeurs. Il ne sait pas de quel côté se diriger. Je veux qu'il choisisse mon odeur. Au moins comme ça, à titre d'exercice.

Quand je le reconduis à l'hôtel, c'est presque le soir. La rose dans ma main grimpe vers mes narines pour se faire humer. Nous récupérons Dora dans une petite rue latérale. Elle marche mollement, pas du tout sautillante. On dirait sa propre mère.

– Dora, je te ramène ton enfant.

– Merci, tu pouvais le garder encore un peu. Je suis allée prendre un thé dans un café du coin.

– Ces petites rues ont quelque chose de romantique.

– Ils ont démoli le cinéma *Sidoli* ?

– *Sidoli* ? Je vais chercher sur un vieux plan de la ville.

La vieille semble obsédée par les cinémas. Une averse de décharges électriques inonde son visage et attaque l'or de ses bijoux. Les cygnes de l'espèce Swarovski vont se coucher dans les roseaux. Elle commence à m'énervé. Il faut toujours qu'elle ait le bourdon ? Je ne sais pas si ce sont des investisseurs comme elle dont le pays a besoin. Franchement.

On décide de se retrouver le lendemain à la première heure. Dora voudrait faire une escapade en montagne.

– Ben, je croyais que demain vous iriez à la synagogue... C'est Shabbat.

– Tu n'as jamais entendu parler du principe « Pikuach Nefesh » ? Quand une vie humaine est en jeu, on peut zapper la synagogue.

– Quelle est la vie qu'il faut sauver ?

– Je crois que c'est la mienne. À propos, maman est à mi-chemin entre foi et athéisme. N'aborde pas le sujet. Aborder le sujet, c'est s'en prendre à elle.

– Je n’ai aucune envie de la blesser, elle le fait très bien toute seule.

– Nous mangerons quelque part en route et nous serons de retour dans la soirée.

Ben me presse la main. J’ai une folle envie de lui dévisser la petite patate au milieu du visage, de la mettre au four et de la déguster. Avec un peu de beurre.

Le matin à huit heures, la maman et son gamin m’attendent dans le hall de l’hôtel. Ils se sont mis en tenue de sport, de randonnée. Ben a jeté un pull sur ses épaules, les manches nouées sur la poitrine. Il me sourit d’une façon telle que j’ai envie de passer mes bras dans les manches de son pull. Et de les garder comme ça, bien noués contre lui.

Les cygnes de Dora ne se sont pas réveillés. Ils sont restés dans la chambre à tenir compagnie aux autres bijoux. La vieille a une chemise bleue par-dessus son jean. Sur son visage, le sourire a changé de code. Elle est bien maquillée, aussi j’espère qu’il ne pleuvra pas. Je n’ai aucune envie de savoir quel genre de peinture abstraite la pluie pourrait faire de son maquillage.

Ben s’est réinstallé à la place du copilote et étend ses jambes jusqu’aux phares. Ses muscles vibrent à travers le jean, avant qu’il ne trouve sa position de confort. Je change de vitesse d’une main tremblante. J’ai peur de le faire changer de vitesse lui aussi.

J’appuie sur le champignon et je mets un disque de Johnny Cash. On ne fait pas plus américain. Dora me coupe les ailes dès le premier morceau. Elle me demande d’éteindre et de rouler lentement. Je la regarde, elle est toute pâle. Elle me demande de m’arrêter à Podu Iloaiei. Elle veut faire quelques pas toute seule. Elle part comme une folle en direction de la gare.

– Où vas-tu, Dora ?

– Je veux acheter une bouteille d’eau.

– Nous en avons, dans la voiture.

Ben me fait signe de la laisser tranquille.

– Ne te casse pas la tête à cause de maman. Elle n’est pas dans son élément.

Je ne me casse pas la tête. Je suis juste curieuse de savoir quel serait son élément. Si toutefois son élément existe.

En revenant, elle me permet de lâcher les rênes à Johnny Cash. Le dictateur s'est adouci. Ben est le souffleur de Cash, il lui murmure les paroles de la chanson, comme au théâtre :

– *I have been a rover...*

La chanson est magnifique, mais j'aimerais bien écouter autre chose. J'en ai un peu marre des *rovers*.

Dans les gorges de la Bicaz, nous faisons une halte plus sérieuse, afin que je puisse vanter la nature de ma patrie. Ainsi que mes sandwichs au saumon fumé, avec des tranches de tomate et une écharpe de salade autour du cou. J'ai aussi des sandwichs au fromage et aux oignons nouveaux. Dora enfile son blouson imperméable.

– Grandiose cette montagne, Suzy !

– En tant qu'économiste, moi je vois un bureau de change. Convertissant la canicule urbaine en fraîcheur. Au cours du jour.

Elle rit. Elle me fait voir ses travaux d'orthodontie, qui feraient honte à toute dentition naturelle. Elle met son bras sur mes épaules sculpturales.

– Ben, fais-moi une photo avec ce délice de petite Roumaine !

Le délice, c'est moi. Elle reste aigre comme un cornichon. Mais un cornichon américain. Nous voici déjà au bord du lac Rouge. Nous louons une barque. Ben rame et exhibe la souplesse musclée de ses bras. Il bavarde avec les canards avides des miettes du sandwich de Dora.

Au restaurant, je ressens quelque chose de nouveau entre Ben et moi, sous l'arbitrage de Dora. Arbitre antipathique mais impartial. Elle persiste à admirer la beauté de l'air au-dessus de moi.

J'espère qu'à la fin elle ne me réclamera pas de l'argent pour les photos.

Je mange et je ris. Je mange.

Dimanche, j'emmène Dora rendre visite à mon patron, qui est son ami, monsieur Finkelstein. Je n'ai pas bien compris comment ils se connaissent. Il semblerait que chez les Juifs la socialisation soit simple.

Ben reste avec moi. Il veut que je lui fasse visiter la rose-raie du Jardin botanique. Le parfum des roses le ravit. Il sautille parmi les diverses variétés comme sa mère avec madame

Albright, dans la salle de sport. Il s'adresse à chaque rose avec des « *My friend* ».

Ensuite, nous allons prendre un thé à une terrasse des environs. Il voudrait en savoir plus sur mes créations vestimentaires. Est-ce vrai, ce que j'ai dit ? Je crée moi-même mes vêtements ? Et c'est aussi moi qui les couds ?

Il touche une corde sensible. J'entre en transe. Je lui parle de l'art roumain de la débrouillardise quand on est issu d'une famille pauvre. Mon art.

– Des créations ? Je me souviens d'une robe en jersey à rayures, que m'avait refilée ma tante... J'en ai tiré une mini-jupe et une veste. Je faisais collection de vieux jeans, avec lesquels je taillais des blousons à faire crever d'envie Clint Eastwood. Et puis, j'ai quitté ma petite ville pour venir ici, à la fac.

– Tu avais un appartement ?

– Je logeais au campus de l'université. En plein cœur de l'endroit idéal pour écouler la marchandise. Toutes les filles avaient besoin de moi. J'achetais des bracelets de montre et les montais sur des bottes pour leur donner un look d'enfer. Si les bottes ne montaient pas assez haut, je les arrangeais à l'aide de manches de vieux vêtements de cuir.

Ben m'écoutait, conquis.

– Les attaches qui fermaient les sachets de Curly, j'en faisais des ornements pour les chaussures. Sans ça, les chaussures du commerce communiste ressemblaient à des souliers de mort. Tu connais Teodora Enache ?

– Le nom me dit quelque chose.

– Tu ne la connais pas, comment la connaîtrais-tu ? C'est une amie, une chanteuse de jazz célèbre, elle donne des concerts même chez vous, en Amérique. Ses premières chaussures de scène, c'est moi qui les ai créées. Je les ai enduites de colle et je les ai saupoudrées de boules de Noël pilées. Le public la suivait sur la scène, hébété, les yeux fixés sur ses chaussures.

– Hébéte ?

– Ensorcelé. J'ai réalisé pour une discothèque des pantalons qui laissent voir les jambes. Je les décousais à partir du genou et j'y insérais horizontalement une bande de toile d'une autre couleur. Ça donnait une magnifique lettre H entre le genou et la cheville.

- H de « Hello » et de « Hum ».
- Avec un bissac en laine de ma grand-mère, j'ai confectionné une tunique très chic. Serrée à la taille avec une ceinture de cuir. Tu vois ce sac ?
- Tu l'as acheté à Milan ?
- Oui, au Milan de la Vallée, département de Vaslui. Je l'ai coupé dans un tablier de soudeur, que m'a vendu tonton Vasile.
- Tonton Vasile est un grand peaussier ?
- Tonton Vasile était un soudeur génial. Il est mort d'une cirrhose.
- Bien des génies meurent de cirrhose. De grands compositeurs, de grands écrivains...
- Et de grands soudeurs. Je ne jetais pas les chutes de cuir. Avec les lanières qui restaient, j'embellissais les pulls gris et verts du commerce. Les lanières descendaient de l'épaule sous le bras opposé en une sorte d'invitation aux caresses. Je me servais des petits restes pour faire des housses de stylo ou des blagues à tabac.
- Tu sais donc coudre.
- *Of course*. J'ai appris en suivant la filière Tchekhov.
- Je croyais que Tchekhov s'occupait d'un autre *business*.
- Madame Palade, mon amie professeure, traduit Tchekhov. Elle a une machine à coudre Singer, qui date des années trente. C'est chez elle que j'ai appris.
- Ça alors ! Tu sais coudre en russe ! C'est pas banal.
- Ben se tait, pensif, tandis que nous retournons vers la voiture. Est-ce que je l'aurais ennuyé avec mon caquetage sur les vêtements ? Je sens pourtant que j'ai fait une touche. Le genre de sentiment que connaît toute nana quand elle est vraiment femme.
- Ben, que penses-tu des changements de sexe ?
- Rien de mal.
- J'ai opéré des changements de sexe sur des chemises et des pantalons d'homme. J'ai raccourci, rallongé, coupé et recoupé des vêtements tout le temps. J'ai vendu les résultats de mon travail aux filles du foyer. Voilà, c'était ça, ma jeunesse extrascolaire.
- Suzy, pourquoi les filles n'achetaient-elles pas dans les boutiques ?

– Les fringues dont elles avaient envie ne s’y trouvaient pas. Les magasins étaient bourrés d’horreurs. Comme je te le disais, j’habitais au centre du marché. À bien des points de vue, le campus universitaire était comme un ghetto. Tu vois ce que je veux dire ?

– Si un Juif ne comprend pas ce qu’est un ghetto, qui donc le comprendrait ?

C’est ainsi que Ben m’a proposé de travailler pour lui. Pour commencer je devrai aller à Washington DC. Pour trois mois. Pour me familiariser avec l’activité de l’entreprise Bernstein Vintage Ltd. Dora et Joe, son mari, en sont les patrons. Le trio de fils constitue le second niveau. Les lieutenants. Si on tope là, je m’occuperai des relations avec la Roumanie. Le niveau trois, le tiers-monde.

Il ne veut pas me dire de quoi est farci son *business*. Je verrai bien sur place.

– Ben, tu ne crois pas qu’il faudrait demander son avis à Dora ? Suppose qu’elle ne soit pas d’accord ?

– C’est elle qui a eu l’idée de t’embaucher. Elle dit que tu es pile-poil la personne qu’il nous faut.

– Et comment je vais me débrouiller pour obtenir un visa pour les USA ? Ces gens-là ne peuvent pas voir les Roumains en peinture.

– On s’occupera de tout. Visa, billet d’avion, salaire pour trois mois d’essai... Dora a parlé à monsieur Finkelstein pour ton congé sans solde.

– Et si je ne fais pas l’affaire ?

– Tu retourneras à ton petit job bien tranquille. Mais tu y arriveras. Nous allons être partenaires à long terme.

Je regarde la petite pomme de terre au milieu de son visage avec les yeux d’Antoine Parmentier. Le pharmacien imprésario qui a fait de la pomme de terre une vedette internationale.

Keep in touch, comme disaient nos ancêtres, les Daces.

Pour la petite Golda, la chaleur et l'aisance de sa famille, c'est une serre où elle ne manque de rien. La maison de la famille Oxenberg est l'une des plus respectées et enviées du centre de la ville. Si elle avait un blason, on y lirait : *Paix et harmonie*. Bonne, automobile, vacances d'hiver au ski dans les Alpes autrichiennes qui font pendant à celles d'été passées au bord de la mer Baltique dans la pittoresque station de Warnemünde.

La maman, Roza Oxenberg, est licenciée ès lettres et elle continue à faire honneur à ses ambitions professionnelles, même si elle n'a plus d'emploi. Elle a un projet, un grand projet auquel elle tient particulièrement. Avec l'énergique homme de lettres Carol Drimmer, elle a l'intention de publier une *Anthologie de la nouvelle roumaine*, traduite en allemand. C'est un travail difficile. Nouvelle après nouvelle, ils traduisent ensemble, en se corrigeant réciproquement.

Leur projet va au-delà d'un simple fait culturel. C'est un acte patriotique d'envergure qui doit les mener loin, par-delà les frontières du pays. Le professeur d'allemand Traian Bratu, recteur de l'université, qui a toujours une petite faiblesse pour Roza, son ancienne étudiante, a déjà rédigé la préface. Mihail Sadoveanu, Ionel Teodoreanu, I. L. Caragiale, Ion Creangă, Mihai Eminescu et d'autres, moins galonnés, vont être imprimés sur deux mille pages et multipliés à dix mille exemplaires

pour être présentés à l'exigeant lecteur allemand. « Grâce à nos traductions, les étrangers connaîtront le trésor spirituel du peuple roumain transmis par la plume de ses écrivains. Nous allons ouvrir de nouvelles fenêtres vers l'Ouest », se prend à rêver Drimmer dans le mémoire adressé au ministère roumain des Affaires étrangères le 15 mai 1937.

Les rêves sortent souvent du sommeil et se heurtent à l'anguleuse réalité. Pour donner vie à cet ambitieux projet, il faut de l'argent, beaucoup d'argent : trois cent mille lei, une somme colossale à une époque où un salaire convenable plafonne à quatre ou cinq mille lei par mois. Personne ne se bouscule pour les donations. Le ministère des Affaires étrangères salue le projet mais passe le bébé à l'Académie. Plus inventive, l'Académie indique deux directions : le ministère de l'Éducation et le ministère des Arts, qui ne réagissent pas davantage.

Les quelque cinq décennies de sa vie n'ont pas entamé l'optimisme de Carol Drimmer, bien qu'il sache à quel point c'est difficile de gravir les pentes des collines allemandes avec une charrette tirée par des bœufs roumains... À un moment donné, il se lance dans une correspondance avec la princesse Marthe Bibesco, qu'il inonde de lettres. Des lettres enflammées rédigées par Roza, un peu plus jeune, qui cherche à adapter l'encre de son stylo à la calligraphie du sang princier. « Maestro ! » Ainsi débute fortissimo les missives qui promettent à la bienfaitrice potentielle de lui dédier l'*Anthologie de la nouvelle roumaine*, en échange d'un soutien financier, si minime soit-il. Minime, à l'échelle des princesses, ça peut être assez conséquent...

Quels naïfs ! Ils perdent de vue que Marthe Bibesco est d'abord princesse, ensuite écrivaine et enfin seulement femme. L'Histoire nous démontre qu'une princesse aime recevoir et non donner. Et on ne conquiert pas une écrivaine en lui offrant des livres avec autographe, car elle vous écrasera en vous en offrant quelques-uns dont elle est l'auteure. Pour faire court, l'aide financière ne viendra jamais.

Dans la première quinzaine de novembre 1938, le cinéma *Trianon* donne *Katia*, un film tiré du roman du même nom signé Marthe Bibesco. Les époux Oxenberg et les époux Drimmer apparaissent bras dessus bras dessous et s'installent dans la meilleure loge. Ils en ont bien le droit, car ils sont

venus à un rendez-vous avec une vieille amie dont l'œuvre est projetée à l'écran.

Ils n'ont jamais rencontré la princesse Bibesco en chair et en os, mais les lettres ont créé des liens d'amitié, du moins dans leur esprit. Ayant entendu parler du monceau de lettres, Michel Haimovici, Marcel Mendel et Louis Mendel, les propriétaires du *Trianon*, leur ont mis gracieusement quatre billets de loge à disposition. Mais ils expriment un petit souhait : ne pourrait-on pas leur procurer la signature de la princesse, qui, agrandie à la loupe, serait exposée en vitrine avec l'affiche du film ? C'est possible ! Magnifique !

Avant le début du spectacle, l'attention du public se focalise sur les quatre illustres spectateurs. Roza Oxenberg confie à Fanny Drimmer ses espérances artistiques, impatiente de voir à l'écran l'histoire d'amour du tsar Alexandre II et de la princesse Katia Dolgorouki.

Pendant ce temps, Carol Drimmer et Jacques Oxenberg feuilletent, une fois de plus, le dossier de l'*Anthologie de la nouvelle roumaine*. Ou plutôt Carol Drimmer se lance dans de fougueuses envolées, ses lèvres fines s'irriguent de sang, sa pomme d'Adam secoue le pollen du papillon blanc à pois verts... Et le docteur Oxenberg pense à l'Europe comme à une de ses patientes, plus toute jeune, installée sur sa table de gynécologue. L'Europe va accoucher. Mais de quoi ?

Pour Roza, la littérature reste un hobby, une façon de stimuler le sang qui chemine vers sa tête et son cœur. En témoignent ses cahiers de vers qu'elle n'ose proposer à aucun éditeur. Sa principale occupation, c'est d'élever et d'éduquer les enfants, Lev et Golda. Lev, ce petit garçon de dix ans beau et intelligent – doté d'un nez et d'oreilles aux dimensions précoces –, aurait très bien pu s'appeler Leib ou Leon. Mais la maman a tenu, par ce prénom russe, à apporter un modeste hommage à son Tolstoï adoré qu'elle a lu de A à Z.

Pour le prénom de la fille, c'est le mari qui a choisi. Golda est d'une douceur de velours, elle a les cheveux retenus par un anneau sur le sommet de la tête, on jurerait qu'elle porte une petite fontaine artésienne.

Les statistiques de l'année 1938 mentionnent qu'en Roumanie circulent 25 350 automobiles, ce qui représente une

moyenne de 1,3 pour mille habitants. Ça fait un peu arriéré si l'on regarde l'Allemagne, avec ses 18,6 autos pour mille habitants, ou la France, avec 43,7... Avec ses 219,7 véhicules l'Amérique est si loin qu'il faudrait une longue-vue pour y jeter un coup d'œil.

Le docteur Oxenberg est l'un des heureux propriétaires de « petites voitures ». Sa femme est encore plus heureuse quand elle sort sur quatre roues, caressant le volant de ses doigts gantés, exprès pour recueillir dans les rues les soupirs, les envies et les saluts main au képi. Ils ont une petite merveille de Citroën B14 bordeaux. Ils avaient possédé auparavant une Chevrolet achetée d'occasion à un banquier. Mais dès que les affaires ont commencé à marcher du tonnerre, la question d'une auto neuve s'est imposée.

Le choix de la marque n'avait pas été facile, la voiture devait se mesurer à une Ford classique, bien plus facile à obtenir, d'autant qu'une chaîne d'assemblage fonctionnait à Bucarest, où l'on produisait aussi les carrosseries. Comme dans le cas du prénom Lev, attribué au premier enfant, Roza avait essayé de tirer le volant sur la voie russe.

– Mon chéri, j'ai lu que Ford est un vilain antisémite, et méchant avec ça... On ne pourrait pas acheter ses produits même s'il les fabriquait à Podu Iloaiei ou à Târgu Frumos. Nous devons trouver autre chose. Que dirais-tu d'une GAZ fabriquée aux usines Gorki, en Russie ? Je crois que ce serait un choix idéal.

En plus de Tolstoï, Roza Oxenberg est aussi une admiratrice de Gorki. Elle aime la littérature russe et lui rend hommage sous toutes les formes possibles. Elle regrette qu'on ne trouve pas sur le marché de bicyclettes de marque Tchekhov ou Pouchkine, pour en acheter une et même deux à Lev. Son mari cède généralement à tous ses caprices, mais il demeure un homme rationnel :

– Ma Roza adorée, tu sais ce que m'a raconté Millo Grossman pas plus tard qu'hier ? Tu sais, celui qui vend des automobiles rue Uzinei. Que cet antisémite de Ford est tout bonnement le constructeur des usines de Gorki, dans le cadre d'une collaboration américano-soviétique. En achetant une GAZ, nous faisons indirectement le jeu de Ford qui, comme tu peux voir, est un gros filou.

Roza a renoncé en soupirant à l'idée d'une auto soviétique, qu'il était de toute façon pratiquement impossible de se procurer à cette époque, où le pays bandait ses muscles économiques en direction de l'Est.

– *Comme d'habitude**¹, je m'en remets à toi, Jacques.

Cela avait un ton flatteur, et pourtant, c'était au contraire le mari qui obéissait au doigt et à l'œil. Jacques fit appel à toute l'inventivité spécifique aux amoureux. La suite ?

Une merveilleuse journée de printemps fut portée au comble de la perfection par une apparition divine dans la cour de la maison de la rue Ștefan cel Mare. Élégance, solidité, comportement délicat, grâce. Tout cela dans une œuvre signée André Gustave Citroën. Juif à cent pour cent. Roza chérie, que peux-tu dire de plus ?

Et ce n'était pas tout. Le modèle B14 produit par notre Juif Citroën s'appelle... s'appelle...

– Allez, devine !

– Tu pourrais me couper en petits morceaux que je n'arriverais pas à deviner !

– ROSALIE ! *Citroën B14 Rosalie*. Rosalie, Roza ! L'auto s'appelle comme toi, mon petit bouton de rose !

Roza applaudit à s'en rompre les poignets. Sur le petit museau de la voiture, les deux chevrons superposés, pointe en haut, marque distinctive de Citroën, ressemblaient à la fine petite moustache de son mari.

La jeune femme riait comme une star, la gorge bombée, la tête en arrière, permettant aux dents en or d'envoyer des signaux au soleil d'avril. Elle installa ses enfants sur la banquette arrière, son mari à sa droite, et démarra pour faire un tour dans les rues pavées de bois du centre de la ville.

Pour la partie propagande, c'est Tincoutza qui s'en chargea, leur bonne venue du village de Belcești, qui sait à peine lire et écrire. Elle est en amour avec Ilie, un fougueux gendarme, assistant du chef de poste du village. Avec la permission de madame, elle fricote avec lui un samedi sur deux dans son cagibi, au sous-sol de la maison, son unique logement.

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

– Tiens, Ilie, je vas t'en dire une bonne, qu'tu vas tomber su'l'cul : madame a reçu de monsieur une p'tite voiture, qu'a fait pour elle un youpin de France.

– Et alors ? Des p'tites voitures, y en a une chiée dans les rues.

– C'est qu'elle s'appelle comme elle.

– Qui c'est qui s'appelle comme elle ?

– Ben elle, bougre d'âne !

– Madame s'appelle comme madame ?

– Mais non, 'spèce d'âne. Elle, la voiture, elle s'appelle comme elle, comme madame.

– Elle s'appelle Oxang'berg, c'te voiture ?

– Pas Oxang'berg, ho, Ilie, sois pas plus con qu'une patate. Roza qu'elle s'appelle, la voiture. Comme madame.

– Ben pourquoi t'as pas dit ça comme ça, pauv' cruche ?

– Ben, j't'l'ai dit, sauf que toi, t'as que des graines pour les oies dans la tête. Et elle a aussi des moustaches comme lui.

– Qui ça, lui ?

– Comme le docteur.

– M'ame Roza a des moustaches comme le docteur ?

– Mais non, 'spèce d'âne, la voiture. Elle a des moustaches devant, tiens, comme ça.

– Bon Dieu de merde de youpins ! Moi, j'arrive même pas à t'acheter une paire de culottes et çui-là il achète une voiture à sa femme.

– En plus qu'elle s'appelle comme elle. Et qu'elle a aussi des moustaches comme lui.

– Tu t'rends compte de ce boulot de youpins, là !

– Moi, 'chais pas quoi dire !

– La roue va-t-y pas tourner un d'ces quat', bon sang !?

Énervé comme il était, Ilie entra dans le premier bistrot descendre quelques tsuicas. Au moment où il sortait dans la rue, bien parfumé, une roue à la jante argentée faillit lui passer sur le godillot. Un tromblon de klaxon lui mugit aux tympans, écrasant encore plus les graines qu'il avait dans la tête, à en croire Tincoutza.

Madame Oxenberg rodait sa petite voiture. Roza conduisait Roza. Ilie grinça des dents en menaçant du poing la lunette arrière sur laquelle se collaient les nez aplatis des enfants Golda et Lev. Deux rejetons de « youpins »...

Quelques jours après, Ilie s'énerva encore davantage. Tincoutza, en vraie bonne à tout faire, prenait le temps de recouper, raccommoder, rénover tout un tas de choses dans la maison du docteur : une chemise, un pantalon, un pyjama par-ci par-là. Pour améliorer le rendement, madame lui apporta une machine à coudre Singer.

Tincoutza chantait à tue-tête de ravissement : « Je m'suis fait un joli manteau neuf. » Mais Ilie, en train de ranger son engin dans sa braguette après lui avoir fait sa petite affaire, remarqua que la machine était vieille, ses ornements effacés par la quantité de tissus qui s'y étaient frottés.

– Tu vois pas qu'elle est plus vieille qu'ta grand-mère, pauvre idiote !

– Et alors ? J'la trouve bien, j'apprends à coudre avec elle.

– Eux, ils s'achètent une 'tomobile neuve, et pour toi une machine à coudre qu'a p'us d'âge ?

Une des premières missions de Tincoutza à la machine à coudre fut de transformer les vieilles poupées de Golda. Hanoukka approchait – huit soirs, huit cadeaux – et Roza Oxenberg n'avait aucune envie de gaspiller de l'argent pour des cadeaux neufs et chers, dont de toute façon la fillette se lassait vite. Pour ce genre d'occasions, il fallait de la créativité. Dont elle ne manquait pas.

Le soir, une fois les enfants couchés, Tincoutza prenait des chutes de tissus et en fabriquait des casquettes, des petites chemises, des petits chapeaux, des petites vestes, des petits pantalons, des jupettes, sous la direction de Roza. Le chanvre donnait des petites nattes blondes, le crin de cheval des tignasses de brune, la toile à sac faisait des pantalons, le feutre, des chaussures, et la broderie des oreillers se transformait en gracieux petits cols de dentelle. À côté de Tincoutza, Roza peignait le bois des visages, creusait des fossettes dans les mentons, donnait de l'impertinence aux petits nez, arrondissait des moustaches autour des lèvres rouges.

Les poupées subissaient des changements ravissants d'image et même de sexe : la poupée Marioara, par exemple, devenait un Gavroche polisson, le soldat Giuseppe se transformait en gouvernante allemande Ingrid...

Les enfants sont parfois plus difficiles à manipuler que les adultes. La petite Golda remarqua que la poupée Ingrid n'était

pas neuve, qu'elle n'avait ni boîte ni étiquette, comme en avaient tous les chapeaux, les gants, les articles de parfumerie que maman achetait dans les boutiques de la rue Lăpuşneanu.

Roza lui raconta, en la prenant tendrement dans ses bras, comment elle s'était procuré Ingrid. Elle était toute neuve, mais ça ne se voyait pas parce que maman avait dû se bagarrer violemment avec un client féroce pour l'obtenir. Oh là là, quelle bagarre acharnée ! Tous deux l'avaient saisie en même temps par un bras, mais finalement maman avait tiré le plus fort et s'était carapatée, la serrant contre elle. Dans sa course, elle l'avait jetée sous un rayon sans se faire remarquer par l'ennemi, puis elle avait couru de l'autre côté et l'avait récupérée à l'aide d'un crochet.

Ce fut un combat à mort et l'étiquette s'était décrochée à ce moment-là. Un combat victorieux pour elle, au final. Monsieur Copolovici, le propriétaire du magasin *Îngerul* de la rue Costache Negri, s'était blotti sous son comptoir de peur de se prendre un coup de poing dans la barbe. Mais maman a rapporté à sa petite Golda la plus belle poupée de la ville, du pays, et même du monde. Est-ce qu'elle n'avait pas droit à un bisou pour ça ?

Elle ne reçut pas un, mais d'innombrables bisous. Et la promesse qu'elle ne parlerait qu'en allemand à Ingrid. À mesure qu'elle comprenait combien le cadeau reçu était particulier, les yeux de Golda se dorèrent d'un halo de bonheur.

La poupée fut délaissée comme d'habitude au bout de trois jours, d'autant qu'elle n'avait pas tardé à recevoir Gavroche, toujours sans étiquette. Mais elle ne se laisserait jamais de l'histoire du jouet.

Elle retint pour plus tard, quand la sauvagerie de la vie l'aurait tirée par les cheveux jusqu'à maturité, que ce n'était pas l'objet en soi qui comptait, mais son histoire. Elle continuait de se raconter l'histoire de la poupée Ingrid en allemand.

Le lendemain, un jeune homme au visage criblé de taches de rousseur, envoyé par monsieur Copolovici, du magasin de jouets *Îngerul*, sonna à la porte de la famille Oxenberg. Il apportait une petite enveloppe à l'adresse manuscrite destinée à « Mademoiselle Golda Oxenberg ». À l'intérieur, il y avait l'étiquette de la poupée Ingrid, arrachée au cours de la bagarre de la veille. Sur un carré de papier marron, un

cygne stylisé, au cou et à la tête arrondis de façon à former le chiffre « neuf ». « Michelangeli », pouvait-on lire sous le cygne. Au-dessus : « Orvieto, Italia ».

Roza Oxenberg rêve que son fils devienne un artiste célèbre – acteur, pianiste ou étoile de ballet –, mais Lev se fiche des aspirations de sa mère. Il a dans le sang la vocation de l'argent et il n'est pas de jeu enfantin dans lequel il ne voie ce petit profit personnel sans lequel la Terre ne saurait plus comment tourner.

Il développe ses aptitudes d'homme d'affaires à l'école parmi ses camarades, mais son premier client vraiment sérieux, c'est sa sœur. Un beau jour, Lev demande à sa mère de l'aider à compter ses sous, il veut s'acheter une bicyclette. Comme il est flagrant qu'il y a cent lei de trop dans sa tirelire, Lev se justifie sereinement en disant qu'ils viennent de Golda.

– Tu lui as volé cet argent ? Je vais te punir, ça c'est sûr !

De l'offense plein les yeux, Lev explique à maman qu'il n'a rien volé, que cet argent est son salaire pour avoir appris à sa sœur à siffler. Afin de pouvoir procéder au jugement, Roza fait venir la fillette, en qualité de victime, et exige qu'elle démontre le fruit de l'enseignement reçu. Les lèvres serrées en pointe de la fillette produisent péniblement un souffle d'air, mais sans que se manifeste le son propre au sifflement.

– Lev, moi, j'appelle ça être un charlatan. Tu ne lui as rien appris. Rends l'argent à la victime et demande-lui pardon !

Le menton de Lev se met à trembler. Le bout de son nez, aquilin de naissance, rougit en captant toute l'humiliation.

– Je ne peux pas lui rendre l'argent, parce que moi je lui ai enseigné comment faire, mais elle, elle devrait se donner un peu plus de mal. C'est bien ce que tu me dis : qu'un bon enfant doit travailler d'arrache-pied ? Que la base de tout, c'est le travail personnel ?

– En effet... Mais toi, Golda, quel besoin avais-tu d'apprendre à siffler ?

La fillette lui dit qu'elle aimerait faire comme les grandes personnes quand maman passe dans la rue à pied ou en voiture. Siffler en deux temps et dire : « Ah ! Les gars, ça, c'est une vraie femme !! »

Roza n'avait jamais reçu de plus beau compliment de toute sa vie. Elle s'attendrit, décide de laisser les choses comme elles

sont, et donne son approbation à son fils pour poursuivre les leçons de sifflement à sa sœur, une élève pas très douée. Si elle poussait un tant soit peu ses investigations, elle découvrirait que Lev non plus n'est pas un as du sifflement, il produit tout juste un petit « pfuit » anémique, d'amateur.

Les talents de conteuse de Roza enchantent ses enfants. Une fois, en rentrant des vacances d'été à Warnemünde, sur les bords de la mer Baltique, elle leur dit qu'étant fort distraite, elle avait oublié de laisser des restes de nourriture à la cuisine. Elle n'avait même pas laissé d'eau. Comme Tincoutza n'était pas à la maison, elle non plus, les cafards avaient rendu l'âme d'inanition et de déshydratation, et peut-être aussi d'ennui. Elle les avait retrouvés les pattes et les ailes desséchées, les antennes froides et cassantes, leurs petits gosiers vainement ouverts pour happer une miette de pain ou une goutte d'eau...

Lev implore sa mère d'arrêter, c'est trop triste. Ses yeux humides montrent combien il est impressionné par le sort tragique des petits insectes. Golda pleurniche elle aussi, par solidarité.

On ne peut pas dire que Roza ne soit pas ravie de constater chez son fils cette sensibilité qui révèle l'artiste, si habilement veuille-t-il la camoufler.

Certes, il y a des différences. Elle-même pleure en lisant les nouvelles de Tchekhov, « La crise » et « Vanka », Carol Drimmer pleure à la lecture de « Mère » de Coşbuc, Jacques Oxenberg à certaines séquences des films de Charlot et la grand-mère Elisa, en écoutant Chopin... Mais c'est le droit le plus strict de chacun de définir ses repères de pleurs. Si son fils s'attendrit sur le sort tragique d'êtres vivants aussi éloignés de nous à l'échelle de l'évolution, cela veut dire que nous n'avons pas de souci à nous faire pour l'avenir de la Terre. Il est clair que la bonté et la compassion ne sont pas en danger sur notre vieille petite boule de planète.

Dès les premiers jours de la rentrée – Lev est à présent en CE2 –, l'institutrice, mademoiselle Blumenfeld, fait venir Roza pour un petit entretien. Tout sourire, elle l'invite à s'asseoir et lui sert un café quelque peu austère. Elle lui présente ensuite une pile de copies remplies d'écritures hésitantes. Voici ce qui s'est passé, madame Oxenberg. Avant-hier, nous avons

annoncé aux enfants qu'à dix heures, après la grande récréation, ils devraient écrire une rédaction ayant pour sujet un événement qui les aurait émus au cours de ces grandes vacances.

– Nous observons, savez-vous, le degré d'affectivité des enfants. Leurs émotions, leurs expériences vécues nous intéressent. Couchées sur le papier, elles ont davantage de poids que s'ils les racontaient de vive voix. En d'autres termes, nous tenons à mesurer avec précision leur bagage affectif.

Roza est curieuse de savoir où veut en venir la minuscule institutrice, qui n'en est qu'aux premières années de son expérience professionnelle. Qu'avaient donc écrit les enfants et pourquoi avait-elle été appelée pour le présent entretien ? Ou bien faisait-on venir les parents les uns après les autres ?

– Regardez ces devoirs, madame Oxenberg. Tous les enfants ont traité un seul et unique sujet. Ça vous brise le cœur de le lire.

– Chère mademoiselle, soyez gentille, dites-moi de quoi il s'agit !

– Tous ont été impressionnés, à leur retour de vacances, de trouver leurs cafards morts à la cuisine.

Les coins des lèvres tombants font ressembler de plus en plus le petit museau de Roza à celui de sa voiture Citroën.

– Cela signifie que les cafards ont proliféré de façon si alarmante en ville ? Pourraient-ils propager une épidémie ? Avez-vous besoin d'argent pour des poudres insecticides ?

La petite institutrice la rassure.

– Calmez-vous, autant que je sache, le recensement des cafards n'atteint pas des chiffres alarmants.

– Et alors, comment se fait-il...

– C'est très simple. Pendant la récréation, quand les élèves étaient paniqués par leur manque d'inspiration, Lev a soufflé à l'oreille de chacun de ses camarades l'histoire des cafards que vous avez trouvés morts dans la cuisine. Il a persuadé chacun d'entre eux d'acheter le sujet.

– Vous voulez dire que tous les élèves ont parlé de nos cafards morts ?

– Tout juste. Moi j'ai seulement pensé à vous avertir. Je ne suis nullement fâchée. Il n'a vendu qu'un sujet, pas une rédaction toute faite.

– Pourriez-vous me dire le prix de... hum... de ce marché ?

– Cinq lei par client. Ça a fait au total une somme rondelette. J'ai des raisons de croire que les revenus de Lev dépassent mon salaire mensuel. Je pense que ce n'est pas sa seule affaire en classe. Mais, bon, l'école est un espace de création.

– Je ne vous cacherais pas que je suis bien embarrassée. Je ne sais pas comment m'y prendre avec lui.

– Ce qu'il y a de louable, c'est qu'il a proposé de faire don de dix pour cent de son bénéfice à la cagnotte de la classe. C'est ainsi que procède un bon Juif.

Jacques Oxenberg rentre tard de l'hôpital. Sa femme l'attend, la table est dressée, avec une bouteille de Mouton-Rothschild 1934, choisie dans l'assortiment réalisé pendant les vacances d'été, que l'on achève en fin d'automne et renouvelle aux vacances d'hiver. Elle lui sert tendrement un verre en regardant ses mains. Il conviendrait qu'un gynécologue ait des mains aux doigts longs, de pianiste. Mais tout comme Beethoven a surpassé tout le monde et s'est imposé avec ses grosses mains, il se peut qu'il y ait aussi des gynécologues de génie aux doigts inadaptés.

Roza le laisse manger. Puis avec l'affection d'une épouse et le tact d'une mère, elle le met au courant des affaires scolaires du fils.

– Voilà donc ce que Lev a été capable de faire. Il a vendu aux élèves un sujet de rédaction. Et quel sujet : les cafards morts de faim dans notre cuisine.

Jacques réfléchit quelques secondes, comme il le fait toujours avant de dire quelque chose.

– Le sujet est émouvant, à plusieurs points de vue. Les cafards ne sont pas morts de faim n'importe où, mais dans la cuisine. S'ils avaient rendu l'âme dans la salle de bains, par exemple, c'eût été bien moins dramatique.

– Je ne te comprends pas. Je parle sérieusement, et toi, tu tournes tout en dérision.

– Je suis on ne peut plus sérieux. Lev a vendu à ses camarades un produit de qualité. Il n'a pas trompé ses clients. Ce n'est pas un escroc.

– Jacques, ça ne t'inquiète vraiment pas ? Je me suis tourmentée toute la journée pour savoir comment le punir.

– Le punir ??? Ma chérie, tu devrais le féliciter, pas le punir. Il est à peine en CE2 et il a déjà fait une affaire. Et quelle affaire !

– Comment, « quelle affaire » ?

– Dans cette ville où les Juifs vendent tout et n’importe quoi – depuis les vieux vêtements et les os de mouton, jusqu’aux automobiles et aux pianos ; depuis les savates paysannes jusqu’aux siphons et aux parfums de luxe –, notre fils a ajouté les cafards. Et non des cafards vivants – un produit plus recherché, je suppose –, mais des cafards morts.

– Il me semble sentir souffler une brise de Gogol...

– Tu vois, si dans son âge tendre notre fils peut monter une affaire de cafards morts à la cuisine, je ne me fais pas de souci pour son avenir. Au contraire, je suis très optimiste.

Pour souligner son état de parfaite satisfaction, le docteur allume une cigarette bien roulée de la marque Mourad. Prenant son geste comme une invitation à la danse des fumeurs, Roza en extrait une à son tour du paquet de Doina : dix cigarettes au prix de vingt-cinq lei. La fabrique les lui fournit gratuitement parce que la publicité de ces cigarettes pour dames, fort prisées, la représente, elle, peignant au chevalet – cheveux serrés, escarpins à talons hauts, avec un paquet de Doina sur un guéridon à côté d’elle. Elle envoie la fumée en l’air, vers l’avenir qui l’attend avec impatience. « La femme moderne fume, parce que fumer stimule la pensée au travail et détend les nerfs quand on se repose. » C’est ce que l’on peut lire sous l’image de Roza dans les journaux qui comptent.

Elle a un sourire plein de sous-entendus. La cigarette n’est pas seulement associée à la pensée, elle l’est aussi aux états d’absence de la pensée. Depuis quelque temps, les Roumaines ont appris qu’après cette « chose » un peu délicate, fumer, ça marche au petit poil.

Les Roumaines ne passent pas leur temps à enfiler des perles. Les Roumaines s’informent. Les Roumaines s’émancipent.

Chez une femme, le fuseau horaire modifie le poids de ses trente-trois ans. Trente-trois ans pèsent tout autrement en Roumanie et en Amérique.

Dans mon pays, être une femme seule qui a franchi le cap de la trentaine suffit pour vous assurer une place de stationnement dans le secteur des personnes handicapées. Célibataire sans enfants. Pas de voix quotidienne pour vous dire « b'jour » et « pardon ». Personne à qui donner un petit bisou doux ou acidulé pour vous avoir réparé un tuyau percé. Ou changé la robinetterie qui joue au supplice de la goutte d'eau et vous met les nerfs en boule.

Non, ce ne sont pas des fantasmes érotiques avec le plombier. On a besoin d'un plombier avec un bonus sentimental. Ce ne sont pas les agréables petites aventures qui font défaut, mais on n'a plus envie de mélanger sa sueur à celle d'un vague fricoteur uni-nocturne. On ne veut plus de matins qui finissent à la pharmacie. À acheter ce qui se fait de mieux contre la candidose. On cherche et n'ose plus espérer. On avance à tâtons.

Aux States, on m'offre une toile immaculée pour peindre. Les gens ont entendu parler de Polonais, de Français, de Mexicains. Chaque peuple a son étiquette. Les Roumains sont trop frais pour en avoir une. En Amérique, je n'ai que

trente-trois ans. Et un grand avantage. Je ne suis pas encombrée de lourds bagages. Divorces, cures de désintoxication pour alcooliques, tentatives de suicide. Pas davantage d'enfants, j'aurais dû commencer par là. Et pas non plus trente kilos de surpoids. J'ai un passé, comme tout le monde. Mais il est trop banal pour intéresser ceux du FBI et de la CIA. Je suis un bon parti, dans mon genre. Et dans leur genre à eux, aux Américains.

Je ne serais pas parvenue à devenir l'épouse de Ben et la belle-fille de Dora sans les trois mois d'essai. Sans avoir exporté en Roumanie la marchandise de Bernstein Vintage Ltd. Sans avoir compris combien leur affaire est délicate, bien qu'elle ne semble être qu'une bagatelle. Une affaire vieille comme le monde et qui durera *ad vitam aeternam*.

Une affaire de vêtements usagés. De deux sortes. Les vêtements avec *story*, les vêtements *vintage* pour ceux qui sont en crise d'identité. Et les « vêtements *I'm sorry* », les fripes ordinaires *second hand*, pour ceux qui sont en crise financière.

Pendant ma première nuit américaine, j'ai senti quelque chose m'étouffer. La révolte. C'est pour ça que j'ai franchi l'océan ? Pour ça, je n'aurais même pas fait l'effort de franchir le Milcov¹. Qu'est-ce que je fais ? Un retour dans le temps, à l'époque où je vendais des fringues au foyer d'étudiantes ?

Je travaille toute la journée dans la grande halle où l'on trie la marchandise, parmi les filles du Guatemala. Quatre groupes travaillent sans s'arrêter un seul instant. Elisa est la doyenne. Elle bosse dans l'entreprise depuis dix ans. Cinquante semaines par an. Multipliez ça par cinq jours par semaine à dix heures debout par jour. Elle a devant elle vingt boîtes, pour chaque catégorie de « *ropa usada* ». Des nippes données par les « *gringos* ». Des pulls par quatre catégories : à manches longues, à manches courtes, première qualité, seconde qualité. Jeans de deux sortes. Vêtements pour enfants, draps, serviettes éponge. Etc. Beaucoup d'etc.

Les yeux d'Elisa sont en extra. Ses doigts lui disent si elle sort du sac un chandail ou une robe, premium ou second choix. Elle cherche les trous, cherche les taches de sauce.

1. Rivière du sud de la Moldavie, formant la frontière entre la Moldavie et le nord-est de la Valachie.

Les sauces détruisent les vêtements. Les sauces ravagent le monde.

Elle met dans une boîte spéciale les tailles XXXL. Des fringues *de gordo*, pour les boursouflés planétaires. La boîte XXXL est remplie plusieurs fois par jour. Bien plus souvent que les autres. Les gens n'arrêtent pas de gonfler. Quelqu'un doit leur souffler dedans à travers une frite et un hamburger. Derrière ses vingt boîtes de vêtements, Elisa pourrait rédiger un rapport correct sur l'état de santé de la nation. L'Amérique est toujours plus ronde. Elle le sait, elle le tâte de ses mains, sans écouter les informations, sans ouvrir un journal, sans être allée à l'hôpital. Elle croise les doigts. L'hôpital, pour elle, c'est pire que la morgue.

La pause de midi est tardive, à treize heures. Jusque-là, les filles n'ont pas le droit d'avaler quoi que ce soit. La nourriture et les vêtements ne font pas bon ménage. Mais elles ne sont pas aussi cruches. Elles mangent en cachette. Elles attendent que Gladys, la chef, s'éloigne. Elles prennent un pull, le regardent avec une attention bien feinte. Elles s'en couvrent le visage et croquent une pomme. Puis c'est une petite gorgée de Coca-Cola. De temps en temps, un Pepsi caché dans la boîte à pulls y est oublié. Au moment de l'emballage, la bouteille se renverse et mouille trente kilos de marchandise. La coupable est virée. Elle pleure, jure qu'on ne l'y reprendra plus, elle implore. Gladys ne pardonne pas. En partant, la fille envoie balader la bouteille de Pepsi d'un vigoureux coup de pied. Pepsi. Tout le monde est d'accord avec elle, c'est une boisson malsaine. Un véritable fléau galactique.

Toutes les vingt minutes, les gars passent en poussant leurs chariots de collecte en bois à grille métallique. On dirait qu'ils sont aux champs, en train de moissonner des fringues.

Les chariots se remplissent de sacs de vêtements. Le reste est fait par les trois caristes. Les granges se remplissent, bonne année pour la récolte.

Ma mission consiste à choisir la marchandise pour la Roumanie. Estimer ce qui se vendra ou pas. Anticiper les tendances de mon pays du point de vue vestimentaire. Être attentive à la psychologie du compatriote. Deviner ce qu'il veut aujourd'hui et ce qu'il aimera bien demain. Tenir compte de

ce dont il avait envie hier. Répondre à ses attentes, qu'il n'est même pas capable d'exprimer lui-même.

Le client classique souhaite un vêtement haut de gamme à petit prix. Au besoin, il accepte le niveau en dessous. Mais seulement à des prix minuscules. Mon pays est un pays pauvre. Comme tous les autres où fleurit ce genre de *business*. Le Guatemala et la Roumanie. Là où la population n'a pas encore pris des proportions de bibendum. En Amérique du Sud, les chaussures en 46 sont tout juste bonnes à être mises en vitrine dans les boutiques *second hand*. Pour être visibles à une lieue et attirer le client. La demande pour les vêtements de grande taille se limite à la période du carnaval de Santa Maria de Guadalupe. Mais ce n'est pas carnaval tous les jours.

Je dois avancer mes pions comme aux échecs. Si l'Amérique éternue, le reste du monde s'enrhume. On verra bientôt, depuis l'une des orbites spatiales, la Terre relâcher la ceinture d'un cran. Le hamburger et la frite l'affirment clairement depuis leur haute tribune. Sous la foi du serment.

Ben m'invite au restaurant.

– As-tu une préférence, Suzy ?

– N'importe où mais pas au *fast-food*. Je ne veux pas devenir mon propre client.

Il rit en tournant le volant de sa Jaguar toute neuve.

– Tu es un magicien, Ben.

– Comment t'en es-tu rendu compte ?

– Je vois en quelle belle voiture tu as transformé les vêtements *second hand*.

– J'ai une baguette magique. Et encore, tu n'as pas vu la maison de Dora, elle est de ce côté-ci, à Georgetown.

C'est un quartier du genre Primăverii¹ pour les habitants de Washington.

Le restaurant, au 1063 Wisconsin Avenue, est de style italien. Quelques musiciens et un chanteur donnent un truc à base de romance douceuse. Ben cherche une table où je ne sois pas dans les courants d'air. Discuter à propos de la table où veut vous placer le serveur, c'est dans la nature de sa lignée. Là où

1. Quartier de Bucarest où toute la nomenklatura communiste avait de somptueuses villas.

il n'y a pas de courants d'air, il y a trop de lumière. Ou pas assez. Ou bien la table boîte, comme un de mes profs à la fac.

Il y a aussi une piste de danse. Heureusement, Ben ne m'invite pas. Il devrait y avoir aussi un ring dans ce genre de local, pour ceux qui détestent la danse. Nous sommes une minorité, mais les minorités ont des droits elles aussi. Le chanteur prend son élan : « O soooole miiiiooooo ! » Ça doit être bon pour la digestion. Dans notre assiette, la dorade nage mieux à la sauce sole mio. Et le bœuf dans sa sauce marsala.

– Je te dirai plus tard comment Dora a connu Pavarotti.

Pour le moment il me raconte sa vie estudiantine en la mélangeant au vin blanc et au poisson. Il a fait sciences éco, comme moi. Au campus, il vendait des affiches pour parer coquettement les murs. Avec des cascades et des forêts pour les amoureux de la nature. Avec des plages où les étudiantes rêvaient de se faire dorer pour donner un nom au cocktail *sex on the beach*. Avec des motos pour les amateurs d'adrénaline et de trafic d'organes. Avec des actrices du type femme fatale pour les chambres des garçons. Et des acteurs canon pour celles des filles. Beatles, Beach Boys. Et Joe Cocker quand il était mignon, pas comme maintenant où on le voit dans un triste état. Il achetait les affiches à cinq, six ou sept dollars. Il les revendait entre quinze et vingt. Ben était plutôt joli garçon. Il consentait des réductions aux filles. Et elles lui en consentaient aussi.

– Et Dora, que fait-elle quand elle ne travaille pas ?

– Oh, je me fais honte quand je vois sa vitalité. Encore heureux qu'il y ait la salle de sport qui la fatigue un peu. Nous pouvons dire merci à madame Albright.

– Et Pavarotti, tu disais quelque chose à propos de lui.

– Je n'ai pas oublié.

Au retour, Ben s'arrête devant une épicerie.

– Notre magasin se trouvait là dans les années soixante-dix. Nous comptons sur les artistes. Georgetown a été et demeure en grande partie un aspirateur d'artistes. Ce quartier est comme une feuille avec une nervure principale, Wisconsin Avenue, pleine de bruit et de voitures. Par laquelle passe parfois le Président, vers neuf heures du matin.

– Vous vendiez aux artistes des vêtements *second hand* ? Ces gens-là ont plutôt la bourse plate.

– Nous avons un profil *vintage*. Notre boutique s'appelait *Dignity Clothing*. Une fois, nous avons eu la visite de Pavarotti. Ses bagages avaient été égarés et il avait besoin d'un habit à la mesure de ses bourrelets. Je m'en souviens encore très bien, le concert devait avoir lieu au Kennedy Center.

– Vous ne lui avez pas demandé un autographe, pour l'encadrer en bonne place ? C'est aussi une façon d'attirer les clients.

– On n'en a pas eu l'occasion. Dora s'est dépêchée de le photographier et Pavarotti s'est rengorgé, pensant avoir été reconnu. Il s'apprêtait à nous chanter un de ses « O sole mio ».

– Ne me dis pas que vous avez raté cette occasion !

– Dora lui a coupé le sifflet en lui disant qu'il était interdit de chanter chez nous. Elle voulait sa photo pas à titre d'artiste, mais comme le plus obèse de nos clients. Pavarotti est sorti furax en claquant la porte.

– Ha ha ha ! Dora peut aussi être merveilleuse.

– Une autre fois, Eddy Murphy est entré chez nous. Dora a cru que c'était un Noir qui venait faucher quelque chose. Elle l'a suivi comme son ombre, en lui soufflant dans la nuque.

– Eddy Murphy est parti lui aussi en claquant la porte ?

– Je suis arrivé et j'ai sauvé la situation. Je lui ai demandé un autographe sur un carton. Il a demandé un pull Oscar de la Renta en échange. « Je vous aurais volontiers donné un autographe gratuitement », il m'a dit, « mais vous m'avez trop pris pour un délinquant. »

– Il lui allait bien, ce pull ?

– Il ne l'a pas essayé. Il est sorti de la boutique et, au premier coin de rue, il l'a donné à un sans-abri.

– Vous aviez une clientèle sélecte.

– C'est toujours le cas. Nous espérons attirer le Président, avant qu'il n'achève son mandat.

– Ben, Dora doit-elle s'acquitter d'un nombre quotidien de gaffes ?

– Certainement. Mais je crois qu'il lui arrive d'en faire exprès. Y a-t-il quelque chose qui te soucie ?

– Je suis un peu inquiète avec mon lot de marchandises pour la Roumanie.

– Ce sera OK.

– J'espère que ce sera OK et O KH.

- O KH ?
- *Otchen Kharacho*¹.

Ben me demande en mariage dans le secteur des produits *vintage*. Tout en m'expliquant la théorie de cette affaire. Qui fait paradoxalement fructifier le besoin humain de se faire remarquer en ressemblant aux vedettes.

Il y a des vêtements pour ceux qui veulent donner une touche supplémentaire à leur identité. En copiant celle des autres. Des vêtements qui aient de la prestance. De la dignité. De l'illusion. L'illusion de marcher sur les étoiles, auprès de celui qui a imposé tel ou tel modèle.

Deux des filles trient les produits *vintage*. Ben leur a appris à les reconnaître parmi ceux que donnent les Américains. Il leur a montré des tas de photos, de catalogues, de revues. Il leur a passé des films « au top », leur a fait écarquiller les yeux devant des vidéoclips à succès. Elles doivent être attentives à tout ce qui a l'allure d'un *look* désirable. Des robes fleuries, des écharpes en *dégradé*^{*}, des mailles avec du strass. De grandes marques. Levi's, Chanel, Dior. Des vêtements à *story*. Avec une histoire en plus de l'étiquette. Une histoire que tout le monde n'est pas capable de lire. Une histoire en circuit fermé.

Le veston de Berlusconi. Les ballerines plates de Carla Bruni. L'Hélanca noir de Steve Jobs. Les lunettes d'Elton John. Regardez-moi ce blouson en cuir Gucci ! Écoutez l'histoire qu'il raconte de lui-même :

- *Hello !* Je suis le modèle du film *Top Gun*. Vous me connaissez bien. Ne me touchez pas, ma peau est très fine. Je risque fort d'attraper de l'eczéma.

Voyons un peu cette robe Dolce & Gabbana.

- *Hello everybody*, n'est-ce pas que je suis *funky* ? J'étais certaine que vous alliez me reconnaître. Non mais j'ai quand même joué dans *Dirty Dancing* ! Vous voulez un autographe ?

Les vêtements sont surtout lancés par des films. C'est pourquoi Dora n'admet pas que nous disions du mal de Hollywood.

La première dame d'Amérique apparaît-elle à la télévision en robe J. Crew ? Aussitôt les clientes se ruent dans les magasins, achètent tout le stock. Jusqu'à hier, J. Crew était chose

1. En russe : OK, *All right*, tout bien.

commune. Comme Zara ou Gap. Dorénavant J. Crew, c'est J. Crew.

De grands noms de la vie publique s'exhibent sur des yachts ou dans des *party*. Il leur arrive aussi de monter sur scène et d'ouvrir leur armoire. La foule va sur eBay. Et se met à chercher « ce pantalon-là » de Prada. Ou « ce veston-là » de Gianfranco Ferré.

– Le besoin sociologique de vedettes...

Ben a tout d'un chef qui harangue ses troupes d'élite avant de les mener au combat. Les troupes d'élite sont les vêtements *vintage*.

Il y a d'autres produits *vintage* en plus des vêtements. Les disques vinyle par exemple. Un client hollandais a acheté une fois vingt-cinq tonnes de vinyles. Il a mis vingt mille dollars sur la table pour vingt-cinq tonnes de musique. Un disque vinyle vous fait déguster un son *authentic*. Vous détenez l'art dans toute sa pureté. Réservé aux connaisseurs. Le disque vinyle, c'est un drap lavé à la rivière. Peut-on le comparer à un drap sorti d'une machine automatique ?

La partie professionnelle du discours s'achève. Dans un quart d'heure, c'est la pause déjeuner. Ben retire ses chaussures fines. Je me détourne. Je n'ai pas grand-chose à dire sur les hommes en chaussettes.

– Je voudrais les accrocher au clou, Suzy.

– Mets-les où tu veux. Personne ne viendra te les voler.

– Pour toi je le ferais. Ce sont les chaussures avec lesquelles je cours.

– Et où as-tu couru avec ?

– D'aventure en aventure. Selon mes modestes possibilités.

– Arrête de parler en symboles, je n'ai pas la tête à les déchiffrer. Dis-moi en bon américain ce que ça signifie, ce truc-là.

– Une demande en mariage.

– Félicitations. Et qui épouses-tu ?

– Toi. Qu'est-ce que tu as à faire cette tête ?

– C'est la tête que je fais quand on me demande en mariage.

– On t'a déjà demandée ?

– Non. Tu ne crois pas que ce serait bien d'avoir l'avis de Dora ? Je ne sais pas à quel point elle m'apprécie, si toutefois elle m'apprécie. J'ai appris que, chez vous, c'est la maman qui fait la pluie et le beau temps.

– Elle est d'accord. Elle m'a justement demandé si j'étais aveugle.

Je suis de plus en plus muette. Trois mois ont passé en plus des trois mois d'essai. J'ai vendu cinq lots de vêtements en Roumanie. Tous du premier coup, sans insister, directement aux grossistes.

Je fais la navette toutes les trois semaines entre la Roumanie et les USA. À Washington DC, quand je ne travaille pas, je vais visiter des musées. C'est ainsi que je me découvre une passion. Je vais aussi ailleurs, je vais vous le dire sans tarder.

J'ai mon argent, mon avenir. Ben m'invite au restaurant une fois par semaine. C'est bien. La semaine dernière, il m'a embrassée. Je m'en tiens à ma devise : un baiser vaut plus que l'acte sexuel. Je me suis fait un devoir de rétablir l'ordre d'importance. Ce fut très simple.

Je fréquentais un spécialiste en tarots qui lisait aussi les lignes de la main et interprétait les rêves. Si le président de l'un des plus importants pays du monde fait appel à un de ceux-là, alors pourquoi pas moi ? Dix dollars la séance. Je lui ai dit que je rêvais souvent de mon patron.

– Comment s'appelle-t-il ?

– C'est important ?

– Très important.

– Bernstein.

Il se concentra. Ces gens-là, ils ne vont même pas aux chiottes sans se concentrer. Il m'a révélé que Bernstein veut dire « ambre » en allemand. Et l'ambre signifie attirance, virilité.

Je me serais bien giflée. Cet interprète mérite largement son argent. Ben m'attirait, et moi, je ne le savais pas. Dans ma main, il lut que j'aurais deux enfants. Et que je ne mourrais pas avant d'avoir écrit un livre. Ou peint une toile pour le musée. Ou chanté sur une grande scène du monde.

Un soir, dans notre restaurant italien, j'ai bu un vin rouge d'un genre vicieux. Ben a pris ma main dans la sienne et a lâché un « *I love youuuuuu* » à longue traîne. Qui donc disait que l'amour est un mot inventé par les Juifs pour coucher gratuitement ? Ce ne fut pas gratuit, je vous assure. L'abstinence me livrait, la nuit, des rêves *second hand*. J'avais envie de croquer sa petite patate au milieu de la figure.

J'ai fait l'amour avec lui, comme si ce qui était en jeu n'était pas le sort de notre relation bilatérale, mais celle de nos pays. Je n'étais peut-être pas très loin de la réalité.

De là à la bague au doigt, la route est longue en Roumanie. Mais courte, toute courte en Amérique. En tout cas dans mon Amérique.

Je dis OK à Ben, bien que je sois KO. Mais gardons notre mariage secret pendant quelque temps. Faisons une surprise à Dora. En juin, quand ce sera son anniversaire, nous le lui dirons. J'ai peur d'elle. Je ne sais pas ce qu'elle pense de moi. Nous avons à peine échangé une poignée de phrases. Autour du *hello*, *how do you do* et du *goodbye*. Beaucoup de *goodbye*. Cette femme demeure pour moi une énigme glacée. Elle porte un masque. Elle joue un rôle.

Mais il vaut mieux avoir une belle-mère froide qu'une belle-mère chaude, qui peut à tout instant se mettre à bouillir.

Quand ses parents qui tenaient une petite mercerie à Târgu Frumos lui suggérèrent de faire médecine, Jacques affirma qu'il n'aimait pas suffisamment les humains pour devenir médecin.

Sa mère lui répondit que l'on ne devient pas médecin par amour pour les autres, mais par amour pour les siens. Choisis la médecine comme branche d'activité, fais en sorte que l'on te considère comme un rabbin, et tu vivras en paix et dans l'aisance. Je veux dire le contraire, dans l'aisance et la paix. Car là où il y a aisance, la paix a vite fait de prendre racine.

La mémoire de Jacques garde les souvenirs de ses années d'étudiant comme des fœtus dans le formol. Il aurait tant voulu se débarrasser du poids de ces années, dominées par la longue et sanglante guérilla entre le camp des chrétiens et celui des Juifs. Cette hargne sans fin, alimentée de chicanes inventives, fatiguait un pacifiste comme lui. La guerre était finie, la Bessarabie¹ était devenue terre roumaine, remplissant l'université de Juifs qui parlaient russe entre eux et ne se séparaient pas de leurs casquettes russes.

1. Terrain de discorde séculaire entre la Russie, l'Empire ottoman et la Roumanie, désormais partagé entre la Modavie et l'Ukraine.

« Les étudiants juifs devront venir aux travaux pratiques de dissection avec des cadavres juifs », avait-il entendu dire au début de ses études. « Faute de quoi ils seront renvoyés. »

« Les étudiants juifs doivent impérativement venir avec leurs cadavres », avait-on entendu encore et encore.

Des gens sérieux, se cramponnant interminablement à des corps sans vie. Un prétexte des antisémites, une étape avant d'exiger la proclamation de ce « numerus clausus » qui limiterait le nombre d'étudiants juifs à la proportion de leur « ethnies¹ » dans l'ensemble de la population du pays. « Numerus clausus » vu par les étudiants légionnaires² comme un raccourci vers « numerus nullus ». Leur rêve sacré : « pas de Juifs à l'université ».

Au cours de l'année universitaire 1922-1923, il y avait à la faculté de médecine de Iași 546 Roumains inscrits et 831 Juifs ; et en pharmacie, 97 Roumains et 99 Juifs. Nous sommes étouffés, nous combattons pour la pureté de la nation. Le peuple roumain voudrait s'épanouir mais il ne le peut pas à cause du « mal juif ». Le « numerus clausus » est indispensable afin que nous puissions respirer.

Et n'oublions pas le danger judéo-bolchevique. Vous ne voyez pas à quel point ils sont bolcheviques rien qu'à leur parler et leurs casquettes ? Il y en a qui distribuent des manifestes. D'autres sont arrêtés porteurs de faux papiers. Le père Gheorghe, le brave laboureur dans son champ, est plus étudiant que ces gens-là !

L'Union des Juifs roumains proteste par la voix de son président Wilhelm Filderman, se plaignant de viol de la Constitution. Des arguments arithmétiques sont servis pour rafraîchir ironiquement les mémoires. « L'on oublie que, pendant la guerre, sur 215 médecins morts au champ d'honneur, 76 étaient juifs. On voit que le "numerus clausus" n'était pas encore en vigueur. »

Le Conseil de l'université réfléchit et décide : sans travaux pratiques effectués sur des cadavres juifs, et non chrétiens, les Juifs ne seront pas reçus aux examens.

1. En Roumanie, les Juifs sont considérés comme une « ethnies » à part, à l'instar des Saxons de Transylvanie ou des Souabes du Banat.

2. Les « légionnaires » (membres de la Légion de l'archange Michel) étaient un groupe fascisant, connu aussi sous le nom de Garde de fer. Très actifs dans l'entre-deux-guerres, ils faillirent prendre le pouvoir en 1941.

Quand on a choisi la haine comme secteur d'activité, les pages de la Constitution ne servent qu'aux lieux d'aisances. Tout le tirage de *Lumea* est confisqué dans les kiosques et brûlé sur la place de l'Union. En deuxième page, on peut lire une tribune libre : « L'époque des examens », qui parle de la facilité avec laquelle les étudiants chrétiens obtiennent leurs diplômes de fin d'études, comparés à ceux de religion mosaïque.

Le journal appartient aux frères Alfred et Jean Hefter. Des youpins. Le capitaine Zelea-Codreanu jette le panneau publicitaire du journal dans une bouche d'égout, en rugissant patriotiquement : « Amenez-moi un sale Juif, que je l'écorche de mes mains nues ! » Il en a assez de faire des extractions stomatologiques aux journalistes. Amoureux du progrès comme il l'est, il aspire à une étape supérieure. Le lendemain, il va à l'église et prie pieusement. Dieu et sa légion de saints lui donneront la force de dératiser le pays.

L'Association des étudiants chrétiens, dont il est le président, débat de la « question juive » à la *Terrasse Bejan*. Beaucoup de huées, très fructueuses. L'objectif principal de l'association est « la défense de la culture nationale, menacée d'être faussée par les Juifs ». Vigilance en éveil, ils vident des bocks de bière Zimbru provenant de la fabrique d'un « youtre ».

Les légionnaires marchent au pas, brisent des mâchoires et des vitres, chantent et se soulagent à la porte des magasins de Judas dans la rue Lăpuşeanu. Le fier et beau drapeau fasciste flotte sur un lampadaire en face de l'université. Constantin Manciu, le préfet de police, intervient. On fait appel à l'armée pour assurer l'ordre universitaire.

Le doyen de la faculté de droit, le professeur A.C. Cuza, membre de la société Junimea¹, brandit le poing, recale en masse les Israélites et lance le slogan : « Pas un seul youpin aux examens ! »

– Vous pourrez bien repasser vingt fois votre examen, vous serez blackboulés quand même ! dit-il pour clarifier sa position.

1. Association créée à Iasi en 1863 par un groupe d'hommes de lettres, dont Titu Maiorescu, qui en fut le plus illustre représentant. Réunissant l'élite littéraire du XIX^e siècle, elle entendait contribuer à la « renaissance culturelle roumaine ».

Parmi ses victimes, on compte l'étudiant Benjamin Wechsler, nul autre que le futur grand écrivain français Benjamin Fondane, en personne.

Le professeur Corneliu Şumuleanu, chef de la chaire de chimie médicale, suit l'exemple du collègue Cuza et colle la juiverie aux examens. Şumuleanu a le visage orné d'une moustache. Il porte à la boutonnière et en épingle à cravate deux croix entrecroisées. Il en est aussi fier que de sa majestueuse « barrière à morve », comme on nomme sa moustache dans les pamphlets.

Hormis son livret d'étudiant, tout bon chrétien ne justifie son identité que par la matraque et le couteau. Cuza et Şumuleanu chantent en duo :

« Le seul bon Juif est un Juif mort. Juste bon pour les dissections. »

Zelea-Codreanu va baiser encore toute une série d'icônes en priant pour être inspiré. L'inspiration vient. Il ne tue plus un Juif mais un Roumain vendu aux Juifs. Le préfet de police, Manciu. Les cours sont suspendus, les foyers d'étudiants fermés.

L'université ne rouvre ses portes que sous surveillance policière.

Le professeur Nicolae Paulescu se tue au travail pour découvrir l'insuline. Lors de ses rares loisirs, il se détend en écrivant des articles dans *Apărarea Națională*¹. L'un d'eux paraît le 1^{er} février 1925 : « Notre but, c'est de chasser les Juifs. La désinfection ne pourrait pas s'effectuer sur le dos des voisins, qui, grouillant eux-mêmes de poux jusque pardessus la tête, refuseraient mordicus de se charger aussi des nôtres. Il faudrait donc que tous les pays infestés de Juifs établissent d'un commun accord un cloaque (en Palestine, en Afrique ou en Amérique) où chacun pourrait se délester de ses déchets. »

Le professeur Paulescu fait de grands efforts pour découvrir l'insuline. Un remède destiné à soulager les souffrances des diabétiques. Des diabétiques chrétiens, bien entendu.

Son disciple Zelea-Codreanu est acquitté pour le meurtre de Manciu. Vu à travers la loupe de la bienveillance, son acte n'a pas été un crime, mais de la légitime défense.

1. *La Défense nationale.*

L'horloge de l'université avance en hésitant d'une minute à l'autre, comme si ses aiguilles alourdies voulaient exprimer quelque chose, mais changeaient d'avis au dernier moment. L'horloge de l'université est entretenue par les frères Goldenberg. Presque tous les fournisseurs de l'université sont juifs. Matériaux de construction, vitres, peinture, menuiserie, électricité... tout vient de chez eux. À la cantine, les légionnaires reprennent des forces en engloutissant du fromage et de la viande « youpins ». Ils crucifient leurs steaks dans des assiettes « youpines », avec des fourchettes « youpines », ils coupent avec la lame des couteaux « youpins ». Ils boivent de l'eau minérale de Breaza, exploitée et mise en bouteilles par un « youpin ». L'hiver, ils se chauffent avec du bois fourni par des « youpins ». Seul l'air qu'ils respirent n'est pas enjuivé.

La « question des cadavres » est toujours d'actualité. De temps en temps, les étudiants juifs obtiennent la permission d'exercer leurs bistouris sur des cadavres chrétiens. Les étudiants roumains gémissent de douleur, comme s'ils étaient eux-mêmes éventrés. La haine couve, la haine gonfle. On rêve à l'instant où la haine pourra crier : « Hourra ! »

De temps en temps, l'institut d'anatomie reçoit un cadavre juif venu de l'hôpital israélite, pour une dissection. Et alors ? Trop peu et trop tard.

La ville n'a pas de ghetto, mais dans les amphithéâtres apparaissent des bancs « ghetto », pour les « youpins ». Ce sont les plus mauvaises places. Ils n'ont qu'à s'y installer. Ils n'en méritent même pas tant.

À l'hôpital Saint-Spiridon, le docteur Emil Savini remplace le professeur C. I. Parhon pour le cours de clinique des maladies nerveuses aux étudiants de cinquième année. Un groupe d'étudiants chrétiens frappe poliment à la porte et demande la permission de faire sortir les Juifs. Personne ne vous touchera, mais sortez. Bien, nous sortons.

La porte claque derrière eux, les matraques sont brandies au-dessus des têtes. Confusion, peur, effroi. Des gémissements, des cris, des hurlements. Des coups sourds, des pertes d'équilibre, des chutes. Du sang, des dents, des cartilages. Des côtes fragilement protégées par des coudes, des os brisés tels des bâtonnets d'allumettes, des crânes éclatés comme des pastèques, affolant

les informations qui volent de pépin en pépin, cherchant à trouver une réponse à la question : « Pourquoi ? » Et les gémissements, les derniers gémissements, que recouvre la musique de l'évanouissement, comme du Bach.

Jacques ouvre craintivement les yeux, entre les éclats de verre des lunettes et les zébrures de sang. Complètement revenu à lui, il se rend compte qu'il sent l'urine. Il vérifie, ce n'est pas la sienne. Un des agresseurs en a vidé une poche sur lui. Un ancien camarade d'études, renvoyé l'année dernière, a fait une de ses blagues graveleuses.

Ah oui, voilà donc mes futurs confrères. Quels butors ! Je procéderai de la même manière avec vous, mes mignons ! Il rentre au foyer, se lave méticuleusement. Au deuxième étage, il a un camarade qui loue des vêtements à la mode pour les rencontres amoureuses. Il a du mal à en trouver qui n'aient qu'une taille au-dessus de la sienne. Il est petit et maigre. Un petit juiveton.

Dans quelques heures, il a rendez-vous avec Roza. Il l'a connue au bal des étudiants israélites. Il sortirait bien avec elle au cinéma, au *Trianon* ou au *Phoenix*, mais il a peur que les légionnaires leur tombent dessus. Comme elle bénéficie de quelques centimètres de plus que lui à la verticale, cela attirerait l'attention et les provocations.

Roza est étudiante en français et allemand. Elle n'a que sa mère. Son père fut l'un des soixante-seize médecins juifs tombés dans une guerre qui n'a servi à rien.

Zelea-Codreanu part pour la France afin de passer son doctorat en sciences juridiques. Ce serait dommage qu'il soit privé de doctorat. Les sciences juridiques perdraient un talent.

Des escouades d'étudiants juifs prennent le chemin de l'exil. L'université leur est hostile, mais il y a aussi des universités à l'étranger, qui sont même plus légères pour le porte-monnaie. Les revenus des institutions sont en baisse, le recteur s'inquiète. Le ministère ordonne une enquête. Le féroce A.C. Cuza est invité à prendre sa retraite.

Parmi les étudiants restés à l'université, on compte Jacques Oxenberg.

Dès que j'ai mon certificat en main, je demande à Ben d'aller chez le rabbin pour qu'il appose son sceau sur notre mariage.

J'ai eu très peur qu'il ne me fasse un accident cérébral à cause du choc. Il n'a jamais su que, dès mon arrivée à Washington DC, je fréquentais régulièrement la synagogue centrale. J'ai parlé au rabbin de là-bas de mon admiration pour des gens qui, pendant des milliers d'années, ne se sont jamais séparés de la Torah. Je lui ai parlé des artistes juifs que j'avais lus, écoutés ou visionnés. De l'endroit d'où j'étais originaire. Le même que celui de Benjamin Fondane, Abraham Goldfaden, Idel Ianchelevici et I. A. L. Diamond. Des Juifs triés sur le volet.

Le rabbin m'a envoyée aux cours du soir. Je les ai fréquentés pendant un an. J'ai étudié des lettres, de l'histoire, le Talmud. Finalement, je me suis présentée à la Grande Synagogue. Dans une salle d'études, trois rabbins m'ont posé des questions. C'était la partie contrôle des connaissances.

La partie spirituelle suivit, sous la conduite d'une femme. Je récitai en hébreu mon vœu de renaître en tant que fille d'Abraham et de Sarah. Je me plongeai complètement dans le bain rituel, le mikveh. Il ne m'est pas resté un poil de sec. Complètement, ça veut bien dire complètement.

C'est ainsi que toute la famille de Ben apprend ma conversion. Avec Joe, le père de Ben, j'ai enfin l'occasion de bavarder plus amplement au cours du repas de noces dans notre restaurant italien. Sont également présents les deux autres frères de Ben, Bill et Sam. Taciturnes, plongés dans leurs pensées, dépourvus de petite patate au milieu de la figure. Pas mariés, cheminant sur un tapis de divorces et de pensions alimentaires.

Joe est le seul dans cette famille à ne pas se teindre les cheveux. Il semble ne jamais se départir d'un doux sourire, qui traverse comme il peut la broussaille de sa moustache blanche de jeune premier à la retraite. Ses lunettes à monture épaisse s'allient au nez en une équipe de choc. Il gère aussi deux grandes oreilles comme deux enveloppes qu'il ne se décide pas à poster. L'une des oreilles n'a qu'une valeur ornementale. Il a fait la guerre comme tankiste en Europe et il paye son impôt de survie. Sa surdité partielle augmente le volume de sa voix. Comme il ne dit pas de bêtises, les autres l'écoutent. Il a l'air d'un sage. « Monsieur cinq rabbins en un ». En réalité il ne rit pas, il mitraille. C'est tonique de se trouver à ses côtés.

Chaque membre de la famille dirige une partie de l'entreprise. Ben : le secteur *vintage*. Sam : la division des uniformes. Bill : le département *second hand* proprement dit. Moi : les relations à l'export. Joe et Dora chapeautent le tout. Les hémisphères du cerveau de l'affaire. Joe, l'hémisphère créatif. Dora, l'hémisphère rationnel.

– J'ai cru comprendre que tu venais d'Europe de l'Est, Suzy ?
– D'un pays appelé Roumanie.
– La Roumanie ? Mon père y connaissait un rabbin.
– Comment se fait-il qu'il l'ait connu ?
– Ils ont vécu un certain temps dans la même ville.
– Ton père était roumain ?
– Il l'a été mais ça lui a passé.
– Et toi ?
– Moi aussi. J'y suis né, j'étais haut comme trois pommes quand je suis venu ici.

Quel discours emberlificoté ! Il m'a fallu près d'un an pour apprendre ce que les autres m'auraient dit dans la première demi-heure. Que la famille Bernstein a des racines roumaines.

Ça explique certaines choses. Mais il ne me sera pas donné d'en savoir plus sur le clan. En tout cas pas pour le moment.

– Sais-tu ce que disait Danton, Suzy ? « On n'emporte pas son pays à la semelle de ses souliers. »

– Danton, ce n'est pas celui qui s'est payé une guillotine sur le cou ?

– Il se l'est payée, oui, mais avec profit.

– Quel profit s'il est mort ?

– Un profit pour la démocratie.

Tout le monde éclate de rire. Sauf Dora. Elle esquisse comme d'habitude une grimace hautaine. Ben m'a mise en garde : il ne faut surtout pas raconter de blagues en sa présence. Elle déteste les blagues. Elle les considère comme des formules remâchées pour s'attirer la sympathie dans un groupe. On répète comme un idiot ce que d'autres ont déjà dit des millions de fois avant vous.

– Sache-le, Suzy, on n'emporte pas son pays à la semelle de ses souliers, mais on garde toujours un petit quelque chose dans le talon.

Rire général cette fois encore, mis à part Dora. Il est subtil, le vieux. Tellement subtil que je n'arrive pas à comprendre la métaphore. La comprend-il, lui ?

En rentrant chez nous, dans notre maison de la forêt, Ben me dit que Joe garde accrochées à un mur les bottes de son père. Il les avait pour venir de Roumanie en Amérique. Il les avait accrochées à un clou comme des pièces de musée.

– Pourquoi souris-tu, Suzy ?

– C'est une obsession chez vous, cet accrochage de chaussures à un clou. Quand tu m'as demandée en mariage, tu m'as dit que tu voulais accrocher tes chaussures de coureur à un clou. Maintenant, j'apprends que ton grand-père a accroché à un clou ses bottes « *made in Romania* ».

– C'est la particularité de notre maison. Nous avons les murs criblés de clous.

– Ce ne serait pas plus pratique d'acheter un meuble pour ranger vos chaussures ?

Ben n'apprécie pas la plaisanterie. Il faudrait y ajouter un peu de ketchup à son goût. Et aussi de la mayonnaise.

Je constate à ma grande surprise qu'aucun des Bernstein ne sait le moindre mot de roumain. Pas même Joe.